

lieux où les arts n'ont osé pénétrer, des relations de voyages encore plus intéressantes que des tableaux, et redoublent le silence, la paix et la sécurité de leurs nuits, tantôt par le récit des horribles tempêtes du cap Horn, tantôt par celui des danses des heureux insulaires de la mer du Sud.

Non seulement tout ce qui existe actuellement, mais les siècles passés, concourent à leur félicité. Ce n'est plus pour les temples de Vénus que Corinthe inventa ces belles colonnes qui s'élèvent comme des palmiers; c'est pour soutenir les alcôves de leurs lits. Un art voluptueux y voile la lumière du jour à travers des taffetas de toutes couleurs; et imitant, par de doux reflets, ou des clairs de lune, ou des levers du soleil, il y fait paraître les objets de leurs amours semblables à des Diane ou à des Aurore. L'art des Phidias y fait contraster avec leurs beautés les bustes vénérables des Socrate et des Platon. Des savants obscurs, par un travail que rien ne peut payer, leur ont fait connaître les génies sublimes qui ont illustré la terre, dans les temps même voisins de l'origine du monde, Orphée, Zoroastre, Ésope, Lokman, David, Salomon, Confucius, et une multitude d'autres, inconnus à l'antiquité même. Ce n'est plus pour les Grecs, c'est pour eux qu'Homère chante encore les dieux et les héros, et que Virgile fait entendre les sons de la flûte latine qui ravirent la cour d'Auguste, et qui y rappelèrent l'amour de la patrie et de la nature. C'est pour eux qu'Horace, Pope, Addison, La Fontaine, Gessner, ont aplani les rudes sentiers de la sagesse, et les ont rendus plus accessibles que les sentiers riant et trompeurs de la folie. Une foule de poètes et d'historiens de toutes les nations, Sophocle, Euripide, Corneille, Racine, Shakspeare, le Tasse, Xénophon, Tacite, Plutarque, Suétone, en les introduisant jusque dans les cabinets de ces princes terribles qui brisèrent d'un sceptre de fer la tête des nations qu'ils étaient chargés de rendre heureuses, leur font bénir leurs tranquilles destinées, et en espérer encore de meilleures sous le règne d'un autre Antonin. Ces vastes génies de tous les temps et de tous les lieux, célébrant, sans s'être concertés,

l'éclat immortel de la vertu, et la providence du Ciel dans la punition du vice, ajoutent l'autorité de leur raison sublime à l'instinct universel du genre humain, et multiplient mille et mille fois, en leur faveur, les espérances d'une autre vie plus durable et plus fortunée.

Ne semble-t-il pas que des concerts de louanges devraient s'élever jour et nuit des voûtes de nos hôtels vers l'auteur de la nature? Jamais les anciens rois de l'Asie ne rassemblèrent autant de jouissances dans Suse ou dans Ecbatane, que nos simples bourgeois dans Paris. Cependant, chaque jour, ces monarques bénissaient les dieux; ils n'entreprenaient rien sans les consulter; ils ne se mettaient pas même à table sans leur offrir des libations. Plût à Dieu que nos épicuriens n'eussent que de l'indifférence pour la main qui les comble de biens! Mais c'est du sein de leurs voluptés que sortent aujourd'hui les murmures contre la Providence; c'est de leurs bibliothèques, si remplies de lumières, que s'élèvent les nuages qui ont obscurci les espérances et les vertus de l'Europe.

### ÉTUDE TROISIÈME.

#### OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE.

« Il n'y a point de Dieu, disent ces prétendus sages. Par  
« l'ouvrage jugez de l'ouvrier \*. Considérez d'abord notre globe  
« sans proportion et sans symétrie. Ici, il est noyé de vastes  
« mers; là il manque d'eau, et ne présente que des sables  
« arides. Une force centrifuge, qu'il doit à son mouvement  
« de rotation, a hérissé son équateur de hautes montagnes,  
« tandis qu'elle aplatissait ses pôles; car ce globe a été dans  
« un état de mollesse, soit qu'il soit une vase sortie du sein  
« des eaux, ou, ce qui est plus vraisemblable, une écume  
« détachée du soleil. Les volcans, semés par toute la terre,  
« démontrent que le feu qui l'a formée est encore sous nos

\* Voyez les réponses à ces objections dans l'Étude IV.

« pieds. Sur cette scorie, mal nivelée, les rivières coulent au  
 « hasard. Les unes inondent les campagnes, les autres s'en-  
 « gloutissent ou se précipitent en cataractes, sans qu'aucune  
 « d'elles ait un cours réglé. Les îles sont des restes de conti-  
 « nents détruits par les mers, et notre continent n'est lui-  
 « même qu'une boue desséchée. Ici l'Océan sans frein ronge  
 « ses rivages; là il les abandonne, et nous présente de nou-  
 « velles montagnes qu'il a formées dans son sein. Pendant  
 « ce conflit d'éléments, cette masse embrasée se refroidit cha-  
 « que jour: les glaces des pôles et des hautes montagnes s'a-  
 « vancent dans les plaines, et étendent insensiblement l'uni-  
 « formité d'un hiver éternel sur ce globe de confusion, ravagé  
 « par les vents, les feux et les eaux.

« Le désordre augmente dans les végétaux\*. Ils sont une  
 « production fortuite de l'humide et du sec, du chaud et du  
 « froid, une moisissure de la terre. La chaleur du soleil les  
 « fait naître, le froid des pôles les fait mourir. Leur sève obéit  
 « aux mêmes lois mécaniques que les liqueurs dans le ther-  
 « momètre et dans les tuyaux capillaires. Dilatée par la cha-  
 « leur, elle monte par le bois, redescend par l'écorce, et suit  
 « dans sa direction la colonne verticale de l'air qui la dirige.  
 « De là vient que tous les végétaux s'élèvent perpendiculai-  
 « rement, et que le plan incliné d'une montagne n'en contient  
 « pas un plus grand nombre que le plan horizontal de sa base,  
 « comme le démontre la géométrie. D'ailleurs la terre est un  
 « jardin mal ordonné, qui n'offre presque partout que des  
 « plantes inutiles, ou des poisons mortels.

« Quant aux animaux que nous connaissons mieux, parce-  
 « qu'ils sont rapprochés de nous par les mêmes affections et  
 « par les mêmes besoins, ils nous présentent encore de plus  
 « grandes dissonances\*\*. Ils sont sortis d'abord de la force ex-  
 « pansive de la terre dans les premiers temps; ils se formèrent  
 « des vases fermentées de l'Océan et du Nil, comme quelques  
 « historiens en font foi, entre autres Hérodote, qui l'avait ap-

\* Dans l'Étude V.

\*\* Dans l'Étude VI.

« pris des prêtres de l'Égypte. La plupart sont sans propor-  
 « tions: les uns ont des têtes et des becs énormes, comme le  
 « toucan; d'autres, de longs cous et de longues jambes, comme  
 « les grues. Ceux-ci n'ont pas de pieds, ceux-là en ont des  
 « centaines; d'autres les ont défigurés par des excroissances  
 « superflues, telles que les ergots appendices du porc, qui,  
 « suspendus à la distance de plusieurs pouces de son pied, ne  
 « peuvent servir à sa marche. Il y a des animaux qui peuvent  
 « à peine se mouvoir, et qui sont nés paralytiques, comme le  
 « slugard ou paresseux, qui ne peut faire cinquante pas dans  
 « un jour, et qui jette en marchant des cris lamentables.  
 « Nos cabinets d'histoire naturelle sont pleins de monstres,  
 « de corps à deux têtes, de têtes à trois yeux, de brebis à six  
 « pattes, etc., qui attestent que la nature agit au hasard, et  
 « qu'elle ne se propose aucune fin, si ce n'est celle de com-  
 « biner toutes les formes possibles: encore ce plan marque-  
 « rait une attention que sa monotonie désavoue. Nos peintres  
 « imagineront toujours beaucoup plus d'êtres qu'elle n'en  
 « peut créer. Au reste, la rage et la fureur désolent tout ce  
 « qui respire, et l'épervier dévore, à la face du Ciel, l'inno-  
 « cente colombe.

« Mais la discorde qui divise les animaux n'approche pas  
 « de celle qui agite les hommes\*. D'abord plusieurs espèces  
 « d'hommes différentes, répandues sur la terre, prouvent  
 « qu'ils ne sortent pas de la même origine. Il y en a de noirs,  
 « de blancs, de rouges, de cuivrés et de cendrés. Il y en a  
 « qui ont de la laine au lieu de cheveux, d'autres qui n'ont  
 « point de barbe. Il y a des nains et des géants. Telles sont  
 « en partie les variétés du genre humain, partout également  
 « odieuses à la nature. Nulle part elle ne le nourrit de son plein  
 « gré. Il est le seul être sensible qui soit forcé, pour vivre, de  
 « cultiver la terre; et comme si cette marâtre repoussait l'en-  
 « fant sorti de ses latitudes, les insectes ravagent ses se-  
 « mencés, les ouragans ses moissons, les bêtes féroces ses  
 « troupeaux, les volcans et les tremblements de terre ses villes;

\* Dans l'Étude VII.

« et la peste, qui, de temps en temps, fait le tour du globe,  
 « le menace de l'enlever quelque jour tout entier. Il a dû son  
 « intelligence à ses mains, sa morale au climat, ses gouver-  
 « nements à la force, et ses religions à la peur. Le froid lui  
 « donne de l'énergie; la chaleur la lui ôte. Libre et guerrier  
 « dans le nord, il est lâche et esclave entre les tropiques. Ses  
 « seules lois naturelles sont ses passions. Eh! quelles autres  
 « lois chercherait-il? Si elles le jettent dans quelque égare-  
 « ment, la nature, qui les lui a données, n'en est-elle pas  
 « complice? Mais il ne les ressent que pour ne les jamais sa-  
 « tisfaire. La difficulté de subsister, les guerres, les impôts,  
 « les préjugés, les calomnies, les ennemis irréconciliables,  
 « les amis perfides, les femmes trompeuses, quatre cents  
 « sortes de maladies du corps, celles de l'esprit, et plus cruelles  
 « et en plus grand nombre, en font le plus misérable animal  
 « qui soit jamais venu à la lumière. Il vaudrait mieux qu'il  
 « ne fût jamais né. Partout il est la victime de quelque tyran.  
 « Les autres animaux ont au moins les moyens de fuir ou de  
 « combattre; mais l'homme a été jeté au hasard sur la terre,  
 « sans asile, sans griffes, sans gueule, sans légèreté, sans  
 « instinct, et presque sans peau: et comme si ce n'était pas  
 « assez d'être persécuté par toute la nature, il est en guerre  
 « avec sa propre espèce. En vain il chercherait à s'en dé-  
 « fendre; la vertu vient le lier, afin que le crime l'égorge à  
 « son aise. Il faut qu'il souffre et qu'il se taise. Quelle est,  
 « après tout, cette vertu dont il fait tant de bruit? une com-  
 « binaison de son imbécillité, un résultat de son tempéra-  
 « ment. De quelles illusions se nourrit-elle? D'opinions absur-  
 « des, appuyées par les seuls sophismes d'hommes trompeurs,  
 « qui ont acquis un pouvoir suprême en recommandant l'hu-  
 « milité, et des richesses immenses en prêchant la pauvreté.  
 « Tout meurt avec nous. Prenons du passé notre expérience  
 « de l'avenir: nous n'étions rien avant de naître, nous ne  
 « serons rien après la mort. L'espoir de nos vertus est d'in-  
 « vention humaine; et l'instinct de nos passions, d'institution  
 « divine.

« Mais il n'y a point de Dieu\*. S'il y en avait un, il serait  
 « injuste. Quel est l'être tout-puissant et bon qui aurait en-  
 « vironné de tant de maux l'existence de ses créatures, et  
 « qui aurait voulu que la vie des unes ne se soutint que par  
 « la mort des autres? Tant de désordres prouvent qu'il n'y en  
 « a point: c'est la crainte qui l'a fait. Oh! que le monde a dû  
 « être étonné de cette idée métaphysique, quand le premier  
 « homme, effrayé, s'avisait de s'écrier qu'il y avait un Dieu!  
 « Eh! qu'est-ce qui aurait fait Dieu? pourquoi serait-il Dieu?  
 « Quel plaisir aurait-il dans ce cercle perpétuel de misères,  
 « de renaissances et de morts\*\*?»

## ÉTUDE QUATRIÈME.

## RÉPONSES

## AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE.

Telles sont les principales objections qu'on a formées, pres-  
 que dans tous les siècles, contre la Providence, et qu'on ne  
 m'accusera pas d'avoir affaiblies. Avant d'essayer d'y répondre,  
 je me permettrai quelques réflexions sur ceux qui les font.

Si ces murmures venaient de quelques pauvres matelots  
 exposés sur la mer à toutes les révolutions de l'atmosphère,  
 ou de quelque paysan accablé des mépris de la société qu'il  
 nourrit, je ne m'en étonnerais pas. Mais nos athées sont,  
 pour l'ordinaire, bien à l'abri des injures des éléments, et sur-  
 tout de celles de la fortune. La plupart même d'entre eux  
 n'ont jamais voyagé. Quant aux maux de la société, ils ont  
 bien tort de s'en plaindre; car ils jouissent de ses plus doux  
 hommages, après en avoir rompu les liens par leurs opinions.  
 Que n'ont-ils pas écrit sur l'amitié, sur l'amour, sur les de-

\* Dans l'Étude VIII.

\*\* On trouvera la solution de ces objections aux numéros de chaque Étude  
 qui leur correspondent. Elles y sont toutes réfutées directement ou indirectement:  
 car il n'a pas été possible de suivre, dans cet ouvrage, l'ordre scolastique d'un  
 cahier de philosophie. (A.-M.)